

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 41

Artikel: Mauvais crédits
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210715>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 a.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 10 octobre 1914 : Les bons vieux auteurs (V. F.). — Arreindzi-vo avoué le vesin (Marc à Louis). — Fâcheux malentendu (M.-E. T.). — Grammairien jusque dans la tombe. — La renaissance d'une foi (J. M.). — Guerriers en herbe (André Allaz).

LES BONS VIEUX AUTEURS

Pour chasser les papillons noirs et se remettre l'esprit d'aplomb, il n'est rien de tel que de relire quelque page des bons vieux auteurs bien gaulois. C'est sans doute ce que s'est dit M. le professeur Sirven en citant, l'autre jour, dans une conférence faite à Lausanne, divers passages de la *Vie de Gargantua et de Pantagruel*, ainsi que des *Essais* de Montaigne.

croirait-on que Rabelais se soit élevé déjà — voici bientôt quatre cents ans — contre la violation du territoire des pays, sinon neutres, du moins pacifiques, contre la destruction des cathédrales et contre l'emploi de bouches à feu qui ressemblaient furieusement au trop fameux obusier de 42 centimètres. Oyez le récit de l'entrée en campagne du roi Picrochole contre son homonyme de voisin, Grandgousier, père de Gargantua :

... A l'artillerie fut commis le grand écuyer Touquedillon ; en laquelle furent comptées neuf cent quatorze grosses pièces de bronze, en canons, doubles canons, basilics, serpentines, bombardes, faucons, passevolants, spiroles et autres pièces. En la bataille se tint le roi et les princes de son royaume.

Ainsi sommairement accoutrés, devant que se mettre en voie, envoyèrent trois cents chevaulegers, sous la conduite du capitaine Engoulevent, pour découvrir le pays et savoir si embûche aucune était par la contrée. Mais, après avoir diligemment recherché, trouvèrent tout le pays à l'environ en paix et silence, sans assemblée quelconque.

Ce que entendant Picrochole, commanda qu'un chacun marchât sous son enseigne hâtivement.

Adonc sans ordre et mesure prirent les champs les uns parmi les autres, gâtant et dissipant tout par où ils passaient, sans épargner ni pauvre ni riche, ni lieu sacré ni profane ; emmenaient bœufs, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chèvres et boucs, poules, chapons, poulets, oisons, jars, oies, porcs, truyes, gorets ; abattant les noix, vendangeant les vignes, emportant les ceps, croulant tous les fruits des arbres. C'était un désordre incomparable de ce qu'ils faisaient...

Les diverses pièces d'artillerie dont il est question plus haut existaient bel et bien au temps de Rabelais. Le « basilic » était la plus redoutable ; son projectile pesait jusqu'à 160 livres. On usa de cet engin à partir de 1530 jusqu'en 1660. Rabelais en décrit les effets comme suit :

Il (Gaster) avait inventé récemment canons, serpentines, couleuvrines, bombardes, basilics jetant boulets de fer, de plomb, de bronze, pesant plus que grosses enclumes, moyennant une composition de poudre horifique, de laquelle nature même s'est ébahie et s'est confessée vaincue par art ; car plus est horrible, plus épouvantable, plus diabolique, et plus de gens meurtrit, casse, rompt et tue, plus étonne les sens des humains, plus de mu-

railles démolit un coup de basilic que ne feraient cent coups de foudre.

Quatre siècles se sont écoulés dès lors, et l'humanité assiste à la résurrection du basilic ! C'est à se demander, comme Montaigne, s'il ne faut pas voir dans la guerre « un témoignage de notre imbécillité et imperfection ! » Comparant les actions des hommes et celle des animaux, l'auteur des *Essais* ajoute : « Cette science de nous entredéfaire et entretoyer, de ruiner et perdre notre propre espèce, n'a pas beaucoup de quoi se faire désirer aux bêtes, qui ne l'ont pas. »

Et quelles sont le plus souvent les causes des guerres ?

C'est encore Montaigne qui va nous le dire :

Ces mouvements guerriers qui nous ravissent de leur horreur et épouvantement, cette tempête de sons et de cris, cette effroyable ordonnance de tant d'hommes armés, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considérer pour combien vaines occasions elle est agitée, et par combien légères occasions éteinte : l'envie d'un seul homme, un dépit, un plaisir, une jalouse domestique, causes qui ne devraient pas émuvoir deux harengeries à s'égratigner, c'est l'âme et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons-nous en croire ceux mêmes qui en sont les principaux auteurs et motifs ? Oyons le plus grand, le plus victorieux empereur et le plus puissant qui fut onques, se jouant et mettant en risée très plaisamment et très ingénieusement plusieurs batailles hazardées et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cent mille hommes qui suivirent sa fortune, et les forces et les richesses des deux parties du monde épousées pour le service de ses entreprises.

Mais quoi ! Les âmes des empereurs et des savetiers sont jetées à même le moule : considérant l'importance des actions des princes, et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produites par quelque cause aussi pesante et importante ; nous nous trompons : ils sont menés et ramenés en leurs mouvements par les mêmes ressorts que nous sommes aux nôtres ; la même raison, qui nous fait tancer avec un voisin, dresse entre les princes une guerre ; la même raison qui nous fait fouetter un laquais, tombant en un roi, lui fait ruiner une province ; ils veulent aussi légèrement que nous, mais ils peuvent plus ; pareils appétits agitent un cirton et un éléphant. »

Encore un coup, relisons, ces temps-ci, Rabelais, Montaigne et Molière. Ce sont des auteurs éternellement réconfortants.

V. F.

Lo second. — L'étai de la montagne, à la mi-tsautein. Duè musicarès, avoué d'au violuè, djuivayè po fèrè dansi lè valets qu'etai venu avoué lao grachaôse.

Ma diabliè lo pas se cé tonnère dè violuè volliavant marts d'accòo. Tsacon raclliavà po son compto.

— Mâ ! fâ don lo second, François ; fâ lo second, que desai Pierrou.

— No lo sè pas, lo second.

— Baugro dè fou, sâ-tou pas djuï on pou per tot.

ARREINDZI-VO AVOUÉ LO VESIN

FAUT oncora que vo diesso oquie de la guerra. Tot parâi de quie porré-io dèveza d'autro. Vo sède prau que lè z'Allemand sant arrevâ rique-raque et l'ant coumeinc à troupâ, raclliâ, esterminâ, frèzâ, èmèluâ, tyâ, bouriâ lè Belge, que l'etant dâi boune dzein quemet no, que n'arant pas fè d'au mau à onna motse. Et quand l'ant voliu recliamâ, l'au z'a ètâ repondu quemet Tinbon desai : « Arreindzi-vo avoué lè z'autro ! »

Cli Tinbon ètai gaillâ timbrâ. Lo régent lo lâi desai dza à l'écoula et vo compto qu'on pouâve lo crêre. On lâi pau rein fère : on pau pas ti être dâi menistre ào bin dâi colonau et n'è pas ti lè gros bâo que l'arrant la terra.

Dan, on dzo, mon Tinbon ètai z'u pè Lozena. Troupenâve quemet fasai de cotouma, por cein que l'avâi 'na piacta on boqueten pe granta que l'autra. Por bin vo dere, l'etai quemet on appliâ quand lo tougue n'è pas ào mâtet. Sè brelantsive ein martseint, quemet la dzenelhie : ie senhâve, lè lo mot.

Quand l'è que fut arrevâ pè lo Tunnet, vaitez que dou eraset de bouibo, que l'etant à 'na fe-nitra dèso lo tâi, vè lè dètai d'onna carraîe, vayant Tinbon arrevâ. Sè totant adan à rire et à lo mourgâ, à l'annessi ein brameint tant que pouâvant :

— Vouâite-vâi la clliottsetta de Biman ! et pu bin dâi z'autro affére que pu pas vo dere.

Ma fâi ! mon Tinbon l'einteindai pas dinse et quand l'apêcâi lè dou z'estasié que sè moquâvant adi mè de li, l'eimpougne onna dozanna de melion que l'etant su la tserrâire et pu sè met à lè z'accouillif' ein amont.

Mâ lè moquérant l'etant trau hiaut et lè me-lion pouâvant pas lè z'atrapâ. Ne fâ rein, Tinbon l'accouillessai adi, fredin, fredâ, que ti lè carreaux dâi fenître ào premi l'étadzo et mimaimeint pe hiaut sè trossâvant lè z'on aprî lè z'autro... crin, crau ! avau !

Adan on monsu, que l'etai ào premi assebin, quand vâi cli l'affére sè met à criâ à Tinbon :

— Bâogro dè tsaravôta et de melion d'au diabliò que vo z'ite ! Voudri bin savâi se l'è po qu'on vo z'a de dâi nom.

Et Tinbon lâu z'a repondu :

— Cein mè regarde pas. Arreindzi-vo avoué clliauque d'amon !

N'è-te pas cein que lè z'Allemand l'ant de ài Belge ?

MARC A LOUIS.

Mauvais crédits. — Un jeune garçon menait l'autre soir, pendant le concert qu'a donné, place Saint-François, la fanfare de l'école de re-crues.

— Attends, lui répond un auditeur, qui faisait les cent pas : je te donnerai quelque chose lorsque je repasserai.

— Oh ! mousieur, vous ne savez pas combien j'ai déjà perdu d'argent en faisant crédit de cette manière.